

Langue et littérature françaises du Moyen Age

M. Félix LECOY, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Nous avons poursuivi, au cours de nos leçons du *mardi*, l'étude des romans qui ont vu le jour à la fin de la période médiévale de notre littérature. Il s'agit d'un domaine assez ingrat et peu cultivé, les œuvres en cause ne pouvant guère prétendre, pour la plupart, au rang des chefs d'œuvre. Il n'y a pas là naturellement raison suffisante pour négliger entièrement cette production, qui reste le témoin d'un moment de notre civilisation et de notre culture ; le discrédit universitaire traditionnel dont est frappé cette réserve de notre patrimoine nous a paru, au contraire, un motif supplémentaire d'y engager notre curiosité. A vrai dire, le programme prévoyait l'étude de textes du xv^e siècle, mais l'enchaînement de nos recherches et de nos travaux nous a amené, en réalité, à nous adresser un peu plus haut dans le temps.

Nous avons consacré un premier groupe d'exposés au roman de *Sone de Nansay* ; il s'agit d'un roman en vers qui rentre dans la classe de ceux que l'on a coutume de désigner par le qualificatif de « roman d'aventures ». Il est fort long, puisqu'il dépasse largement les 20 000 vers, et c'est sans doute l'un des tout derniers représentants du genre, sinon le dernier (si l'on met à part le *Méliador* de Froissart). La date exacte en est inconnue, et il n'est pas facile même de situer l'œuvre à quelques décennies près ; on ne peut guère indiquer en gros que le début du xiv^e siècle, peut-être le xiii^e finissant. Nous ne connaissons pas le nom de l'auteur, et nous ne savons rien de lui, que ce que peut nous apprendre son texte — ce qui ne va pas loin. C'était certainement un professionnel, originaire des marches de l'Est, à en juger par les noms et les lieux qu'il cite ou qu'il utilise le plus volontiers ; il avait voyagé dans les pays du Nord (Angleterre, Norvège, peut-être Irlande), sans doute à la suite de quelque personnage auquel il était attaché, et il avait gardé de ses voyages un certain nombre de souvenirs précis qu'il a utilisés dans son roman ; son héros, en tout cas, parcourt lui aussi ces contrées lointaines, et certaines descriptions (les fjords de Norvège, en particulier) paraissent bien sortir de la plume de quelqu'un qui a vu. Ajoutons que le texte, conservé dans un manuscrit unique, médiocre et lacunaire, et publié à la fin du siècle dernier en une édition plus médiocre encore, est souvent difficile. Un article

de Gaston Paris, paru en 1902, avait essayé d'éclaircir certaines obscurités ; depuis, il ne semble pas que personne se soit beaucoup intéressé à l'œuvre, sauf, incidemment, pour y chercher, à propos de l'un de ses épisodes, des renseignements ou des compléments d'information sur la légende du Graal, renseignements ou informations qu'à notre sens elle est bien incapable de fournir.

Le roman lui-même est construit selon un schéma banal, mais qui, socialement, si l'on peut dire, ne manque pas d'un certain intérêt. C'est en gros l'histoire d'un cadet de famille, d'un personnage à qui est fermé, par conséquent, tout espoir d'occuper un rang de premier ordre dans son propre pays, et qui ne peut compter, pour la réussite, que sur sa valeur d'abord, mais aussi sur les hasards ou les chances d'un mariage avantageux. Cette situation, bien connue de la classe noble médiévale, a été volontiers exploitée par la littérature. Dans la réalité, bien entendu, un certain nombre de solutions, peu variées au reste, pouvaient se présenter, qui permettaient de pallier les désavantages d'une naissance seconde : au pis-aller, et si l'on avait les qualités requises, on pouvait courir les tournois et vivre tant bien que mal du produit des victoires que l'on y remportait (le professionnalisme sportif n'est pas, en effet, une invention de notre époque) ; mais il y avait aussi la constitution d'apanages chez les familles puissantes, les carrières ecclésiastiques, l'entrée dans un ordre militaire, le départ pour les pays lointains que l'on pouvait croire plus accueillants (l'Orient, tant qu'ont duré les principautés franques fondées à la suite des croisades, l'Italie normande, l'Espagne reconquise, les marches de l'Est de l'Europe un peu plus tard), enfin le mariage avec une veuve en quête d'un bras solide et jeune pour remplir les obligations militaires de ses fiefs, ou même avec la jeune héritière d'un honneur tombé en quenouille. Cette dernière solution était sans doute, au moins en principe, la plus agréable, mais sans doute aussi la plus courue, et par conséquent, la plus aléatoire ou la moins probable. Mais c'est naturellement la solution à laquelle s'arrête la littérature romanesque, et c'est ainsi, par exemple, que Philippe de Beaumanoir nous avait conté avec un demi-sourire la brillante réussite du jeune, modeste et séduisant chevalier français, Jehan de Dammartin, devenu le gendre du puissant comte d'Oxford par son mariage avec la belle Blonde. L'auteur de *Sone de Nansay*, lui, ne paraît pas avoir été sensible à l'aspect quelque peu extravagant de ces aventures de rêve, et il nous expose avec sérieux la carrière de son héros qui, parti d'une petite seigneurie alsacienne, finira par épouser la fille du roi de Norvège et même par devenir empereur de Rome, après avoir richement casé tous les membres de sa famille, jusque sur le trône de saint Pierre, occupé par l'un de ses fils. Tout cela est conventionnel, conforme aux poncifs les plus rebattus du genre, partant peu digne d'attention.

Mais il y a dans le détail des développements un certain nombre de traits originaux, parfois mal dégagés, car l'auteur manquait de facilité et de talent, traits qui méritent cependant l'attention. Nous venons de dire que le décor

des aventures — au moins d'une partie des aventures — est peu banal, puisque l'action se déroule en Norvège, en Irlande ou sur mer. L'auteur avait certainement une connaissance personnelle de ces régions, et il s'est complu à nous décrire, sans grand pittoresque, mais avec un louable effort de précision, les côtes abruptes et profondément découpées du pays de la fiancée de Sone, les tempêtes qui dispersaient les flottes, et même la faune, pour lui étrange, qui peuplait les montagnes escarpées et neigeuses. Il a rappelé aussi les richesses de la pêche et nous a parlé du commerce du poisson — du saumon en particulier, que les gens du pays envoyaient par bateaux entiers vers l'Angleterre. Il a tant bien que mal, et plutôt mal que bien, essayé de décrire les routes que suivaient, sur la mer du Nord, les navires que les hommes de son espèce et de sa race avaient sans doute rarement l'occasion d'emprunter. — Dans la combinaison des épisodes, il a eu l'idée étrange, mais somme toute heureuse, de faire intervenir un certain nombre d'éléments qu'il est allé chercher dans la légende du Graal, et il a utilisé ces éléments avec assez d'habileté pour donner l'impression qu'il avait eu accès à des sources authentiques et importantes dont il serait le dernier écho : illusion, très certainement, car l'auteur n'a guère fait ici que travailler sur des données banales, combinées au gré de son imagination. Mais il faut reconnaître que l'épisode où apparaissent, dans son poème, les gardiens du saint Vaissel ne manque pas de grandeur et de pathétique. — Enfin, si le héros de son récit, Sone, manque un peu de vie et de réalité, l'auteur a su broser, par contre, deux portraits de femme fort intéressants et où apparaît nettement le désir de sortir des sentiers battus, deux portraits antithétiques, qui opposent la blonde Odée, la norvégienne, tout amour, toute confiance, tout dévouement, toute fidélité, toute patience — et qui finira par recevoir la récompense justement due à ses précieuses qualités — à Ydain, le premier amour de Sone, la fille du seigneur lorrain de Donchery. Ydain aussi aime Sone, et même d'un amour sincère et profond ; mais cet amour est, chez elle, contrarié par l'orgueil, ou plutôt par un souci excessif de dignité pointilleuse qui la retient cent fois sur les bords de l'aveu, si bien que cet amour, au lieu d'unir les deux amants, devient pour eux une cause de cruel tourment et de sombre mélancolie qui finit par provoquer leur séparation. Il semble que, pour l'auteur, Ydain soit la femme prisonnière des conventions d'une société, d'un code amoureux qu'elle respecte jusqu'à l'absurdité et qui finalement détruit l'objet même qu'il est censé devoir protéger et ennoblir. Odée, au contraire, est l'être simple, naïf, sans détour, et dont la passion sans mystère, mais non sans puissance ni grandeur, se donne et s'attache une fois pour toutes à celui qu'elle a choisi. Certes, le lecteur moderne paie assez chez l'heureuse découverte que représente cet effort de renouvellement de la psychologie amoureuse traditionnelle de notre ancien roman, mais les entrevues successives qui mettent en présence Sone et Ydain, les analyses sentimentales assez bien venues qui nous montrent la jeune fille s'efforcer en vain de se dégager des préjugés qui l'oppressent, l'histoire de cet amour qui avait tout pour réussir — jusqu'à la complicité

complaisante de l'entourage des deux jeunes gens et de leurs parents — et qui n'aboutit en fin de compte qu'à un échec, tout cela mérite sans doute d'être mis à l'honneur de notre vieux poète.

Un second groupe d'exposés a été consacré à l'étude d'un autre roman, qui a connu, lui, un extraordinaire succès, au moins dans la littérature dite populaire ou de colportage, puisqu'on en réimprimait encore des versions rajouées et quelque peu abrégées sous le Second Empire, à l'usage des publics de la Bibliothèque bleue. Il s'agit de *Valentin et Orson*. Il a certainement existé une première forme du récit au ^{xiv}^e siècle, texte aujourd'hui perdu, et dont nous ne pouvons plus nous faire une idée que par les adaptations ou traductions étrangères (germaniques, en particulier) qui en ont été compilées et qui, elles, subsistent. Sous la forme française, nous ne connaissons plus qu'une réfection qui a été imprimée dès la fin du ^{xv}^e siècle et qui est à la base de toutes les réimpressions suivantes. Il n'en existe pas de reproduction moderne.

Valentin et Orson utilise essentiellement le thème, si abondamment représenté dans la littérature médiévale, de l'épouse fidèle injustement accusée et persécutée, chassée par son époux alors qu'elle est enceinte, et qui met au monde, dans la solitude, deux frères jumeaux. Ses enfants lui sont enlevés dès leur naissance, avant même qu'elle ait pu leur donner les premiers soins ; elle est elle-même recueillie par un cœur compatissant, mais sans que sa véritable identité soit connue. Le propos du roman est de réunir, après de longues péripéties, tous ces personnages cruellement séparés, le mari avec l'épouse, dont l'innocence finit par éclater, et les enfants avec leurs parents. Ce schéma banal a connu de nombreuses variations. Dans *Valentin et Orson*, un trait original est constitué par le fait que l'un des deux jumeaux a été emporté par une ourse dans sa tanière et que, jusqu'à l'âge adulte, il est élevé au milieu des animaux. C'est donc un véritable « homme sauvage », un homme des bois qui, lorsqu'il est retrouvé — ou plus exactement capturé — ignore tout de la condition humaine et même jusqu'à la parole. Il y avait là, naturellement, un beau sujet, à tout le moins une situation intéressante à exploiter, mais la vérité oblige à dire que l'auteur n'en a tiré qu'un parti médiocre. Orson, le fils de l'ourse, une fois rentré dans le monde des hommes, et malgré le caractère brutal de son éducation première, s'adapte sans peine et pour ainsi dire d'entrée de jeu à sa nouvelle condition : son trop heureux naturel lui facilite les choses et lui permet de brûler les étapes ; l'amour aussi, qu'il éprouve pour la fille du duc d'Aquitaine et qu'il réussit d'ailleurs à inspirer à sa belle, en dépit de son aspect encore bestial et des seuls cris inarticulés qu'il est capable d'émettre. Il est vrai que la jeune fille a su discerner, sous ces dehors peu flatteurs, les qualités foncières de noblesse et de générosité de son amant.

A ce premier thème en succède un autre, qui mène, selon une tradition non moins bien établie, tous nos héros en Orient, dans l'empire de Constantinople,

et les engage dans des luttes diverses contre les païens. Valentin, l'autre frère, est cette fois au centre de l'intérêt : il a été séparé de son épouse, Esclarmonde, la belle païenne convertie, laquelle lui a été enlevée et emportée au loin. Le cheval de bois, le cheval volant du nain-magicien Pacolet a été ici l'instrument du rapt, et les amants ne seront réunis qu'après une longue série d'aventures entrecroisées auxquelles prennent part une multitude de personnages, parmi lesquels on peut compter le roi Pépin et l'empereur grec Alexandre, oncle et père de nos héros, et, dans le camp adverse, tout un lot de rois païens, engagés eux-mêmes dans des rivalités militaires ou amoureuses. Il ne saurait être question d'indiquer ici, même rapidement, la marche du récit.

On notera seulement que l'auteur ne s'est pas mis en grands frais d'imagination. Non seulement la disposition générale de la matière, mais même la série des aventures successives sont empruntées de toutes mains, et l'on peut placer en regard de tous les épisodes du texte de nombreux parallèles antérieurs, qui ont pu servir de modèles ou, tout au moins, de schéma directeur. Et pourtant cet auteur, à coup sûr, n'était pas dépourvu d'un certain talent. Tout d'abord il raconte, il expose avec clarté et équilibre : en dépit de l'extrême complexité de l'action, jamais le fil de la narration ne se perd ni ne s'embrouille ; le lecteur est naturellement et sans peine porté par un récit bien construit et sans faille. Les personnages, bien entendu, ne présentent aucune originalité de caractère, mais leur portrait est bien tracé ; on y note même une certaine discrétion dans l'indication des traits, discrétion qui dissimule en partie, jette en tout cas un voile léger sur leur aspect de convention. Enfin l'habile combinaison et l'astucieux entrelacs de situations en elles-mêmes banales donne un certain air de nouveauté à l'ensemble et entretient l'intérêt. On comprend dans ces conditions le succès de l'œuvre et la fidélité des publics, peu exigeants peut-être, mais respectables à coup sûr, qui lui sont restés longtemps attachés.

Nos leçons du *jeudi* ont été consacrées, comme depuis quelques années, à l'étude du conte pieux en France. C'est un vaste sujet, qui se résoud d'ailleurs en une série d'études particulières. Notre texte de départ, ainsi que nous l'avons déjà signalé, est le recueil français de la *Vie des Pères*, qui ne contient pas moins de soixante-quatorze contes, mais qui peut amener, et amène souvent, à propos de certains d'entre eux au moins, à de longues incursions dans les littératures les plus diverses, parfois les plus éloignées dans le temps ou l'espace, à la recherche de versions parallèles ou apparentées, le propre de cette littérature étant justement — au moins pour les sujets — de ne pas connaître de frontières ni géographiques ni temporelles. Et il y a à la fois profit et intérêt à étudier combien un même thème de départ peut recevoir de formes et d'inflexions diverses selon les goûts, les propos, la culture et le milieu de ceux entre les mains de qui il est tombé. Parmi les contes que

nous avons eu à examiner cette année, un, entre autres, a donné sur ce point des résultats particulièrement intéressants et riches. Il s'agit du conte que les folkloristes désignent parfois du titre de *Sénéchal*, où l'on voit une jeune fille, afin de sauvegarder son honneur, commettre en série un certain nombre de crimes secrets qui s'enchaînent en quelque sorte les uns aux autres — série funeste qui finit par être révélée, mais qui tourne à la gloire de l'héroïne. Les versions médiévales du récit sont nombreuses et diverses, tant en latin qu'en français, en allemand et même en irlandais (*Livre de Leinster*) ; certaines (celle du *Viaticum narrationum*, par exemple) n'avaient jamais été signalées ; mais nous avons pu poursuivre la survie du récit jusqu'au XVII^e siècle, époque où il réapparaît, profondément transformé et adapté, tout en conservant avec une surprenante fidélité certains détails précis de narration, dans un roman espagnol, *El español Gerardo*, de Gonzalo de Céspedes y Meneses. Nous n'avons pu encore retracer la voie par laquelle la connaissance du thème s'est prolongée jusqu'à l'époque classique, mais nos enquêtes dans les recueils de contes peuvent encore nous réserver d'heureuses surprises. Le cours sera continué l'an prochain.

PUBLICATIONS

— *Note sur le vocabulaire dialectal ou régional dans les œuvres littéraires du Moyen Age* (*Revue de linguistique romane*, 32, 1968, p. 48-69).

— *Sur la date du « Roman de la Rose »* (*Romania*, 89, 1968, p. 554-555).

— *Notules sur le texte du « Roland »*, *Mélanges offerts à M^{me} Rita Lejeune* (Gembloux, 1969, II, p. 793-800).

— « *Pain bourgeois* », « *pain faitiz* », « *pain de retrait* » (*Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard*, Lund, 1969, p. 101-107).

— Un ancien article du professeur, paru dans la *Romania*, 67 (1942), p. 1-52, *Le « Chronicon novaliciense » et les légendes épiques*, a été reproduit par un éditeur allemand dans un recueil de travaux divers intitulé *Waltharius und Walthersage, eine Dokumentation der Forschung*, éd. F. E. Ploss, Hildesheim, 1969, p. 244-295.

Le professeur a donné deux conférences à l'Université de Clermont-Ferrand au mois de mai 1969. Il a été désigné comme membre du jury chargé d'examiner les candidats à la chaire de philologie romane de l'Université de Lund (Suède), et il a pris part, en mai 1969, aux réunions de ce jury.

Il a assuré, comme les années précédentes, la direction de la *Romania* et de la collection des *Classiques français du Moyen Age*.